

## Avant-propos

Il y a quatre ou cinq ans, Simon Cocu me confia quelques pages de mémoires, me demandant ce que j'en pensais. Je les ai lues avec grand plaisir et intérêt. Naquit alors progressivement en moi l'idée de recueillir ses souvenirs d'enfance et ceux de quelques autres personnes – amies ou parentes – pendant la période d'avant la Seconde Guerre mondiale. Lorsque je m'en suis ouvert à Simon, car je n'aurais pas été plus loin s'il s'en était tenu à ce qu'il avait commencé d'entreprendre, il répondit oui sans réticence aucune.

Donc, en mars et avril 2009, j'ai interrogé deux des premiers participants à la naissance de notre revue : Simon Cocu et Jean Clerc. Dans ce qui est – j'ose le mot – une famille de pensée libre, de sentiments, d'actions, d'amitié, fidèles parmi les fidèles, ils sont nos anciens. Pour assurer une parité indispensable, je recueillis aussi les souvenirs d'Henriette Cocu et de Raymonde Roger, ma tante.

Dans sa maison ardennaise traditionnelle de Linchamps, Jean fut le premier à être longuement interviewé. Je savais que ce conteur-né – qui ne s'est régalé à lire ses articles sur le patois ? –, receleur d'anecdotes savoureuses, compléterait le canevas que j'envisageais et, qu'ainsi, tous les thèmes à aborder le seraient ou presque. Ensuite, ce fut le duo Henriette-Simon qui m'accueillit dans leur maison de Nouzonville située non loin de celle qui me vit naître... L'échange de leurs souvenirs, à travers un dialogue aussi plaisant et instructif qu'animé, fut l'occasion de mesurer ce qui différenciait Neufmanil de Nouzonville, la vie d'une petite fille et d'un jeune garçon... De plus, il m'offrit des pistes de travail supplémentaires... Enfin, je rendis visite à ma tante Raymonde, habitant la rue au-dessus, à l'Agace, pour entendre d'abord ce à quoi je m'étais préparé : *Pourquoi moi, j'ai rin à dire !* Mais, devant mon insistance et celle de ses deux filles, Chantal et Sylvie, elle céda bien vite et parla tout un après-midi ! Les familles d'Henriette, Jean, Simon et Raymonde étaient peu fortunées, mais les trois premières n'ont élevé chacune que deux enfants, tandis que celle de Raymonde en a compté six. Ce qui change bien des choses, les lecteurs le découvriront eux-mêmes, à travers les propos concis mais riches de ma tante.

À la fin de ces nombreuses rencontres autour d'un petit magnétophone, je me retrouvai avec près de 24 heures d'interviews au cours desquelles mes interlocuteurs m'avaient ouvert sans réserve ni tabou leurs cœurs. Ils avaient égrené leurs souvenirs légers ou graves, souvent émouvants, parfois traversés d'un humour déclenchant nos fous-rires... Ce n'est pas forcément chose facile de se pencher sur son enfance, au risque de réveiller une blessure. Je n'en citerai qu'une : tous les quatre, sans exception, ont été volontairement et publiquement ignorés au moins par un de leurs grands-parents ! Je leur sais gré d'avoir été les plus honnêtes possibles pour raconter leur histoire personnelle.

Je laissai dormir le fruit de ma collecte, engagé dans d'autres publications de Terres Ardennaises. Le décès de ma tante en mars 2010 me rappela cruellement à mes devoirs ! Pour faire avancer le projet, pendant qu'avec d'autres nous travaillions au livre **Il y a soixante-dix ans dans les Ardennes**, finalement paru fin 2011, mon épouse Elisabeth me proposa de coucher sur papier les propos que j'avais enregistrés. Nous ne savions pas qu'elle se lançait dans une œuvre de longue haleine. Lorsque j'ai pu l'aider, vers la fin de ce long et astreignant travail, il m'a paru évident que ce livre deviendrait le nôtre.

C'est ainsi que nous l'avons bâti et corrigé ensemble, que nous sommes retournés chez Simon, Jean et Henriette pour les interroger quand nous n'avions pas compris un mot, une

expression, pour demander une précision, rectifier avec leur accord une formulation, leur demander de revenir oralement ou par écrit sur tel ou tel thème... Ce fut un fructueux dialogue à cinq ! Je regrettais alors amèrement deux disparitions. Tout d'abord, celle de ma tante qui aurait, sans nul doute, complété ses propos, d'autant que je l'aurais davantage poussée dans ses retranchements en la questionnant plus précisément et celle de Françoise, la compagne de 30 ans de Jean, à l'automne 2011. Devenue "les yeux" de ce dernier, elle n'aurait pas manqué de lui lire les passages le concernant, passages qu'il aurait à coup sûr enrichis encore.

Ils ont accepté, alors qu'il leur aurait été facile de rendre à leurs propos oraux un vernis plus écrit, de garder la spontanéité de leurs souvenirs. Est-ce qu'au coin de l'âtre, le conteur des veillées d'antan lisait un texte ? Non ! C'est ainsi qu'il faut lire – écouter ? – ces témoignages passionnants sur un monde pas si éloigné de nous et pourtant disparu à tout jamais. Un monde qui est mort d'une certaine façon en mai 1940, date que j'ai adoptée pour clore ce récit. Les propos de Boualem Sansal, dans son poignant roman **Rue Darwin** (Éditions Gallimard), découverts cet été : *La guerre est finalement une sacrée machine à écourter l'enfance*, m'ont plus que conforté dans mon choix.

Ce monde, que vous allez retrouver ou découvrir, est celui dans lequel mes parents, mon père Marcel né à La Cache en février 1915 et ma mère Lucie à Devant Nouzon en novembre 1918, ont grandi. D'ailleurs, ma mère est plusieurs fois citée dans cet ouvrage soit par sa sœur, soit par Henriette, sa voisine d'alors. En me rendant chez mes grands-parents dans les années cinquante, soixante, j'ai côtoyé cet univers puis j'en ai connu la fin.

En interrogeant Henriette, Jean, Raymonde et Simon, s'est ravivé le cuisant regret de ne pas avoir questionné mes parents quand je l'aurais pu, comme je l'ai fait avec eux. D'autant que ma mère, venue après la retraite de mon père habiter une maison près de sa sœur, l'a vue pendant plus de 15 ans tous les après-midi ou presque pour bavarder du présent, de l'avenir... et surtout de leur passé commun. J'ai conscience d'être passé bêtement à côté d'un sacré "trésor" !

Je remercie infiniment mes quatre témoins de m'avoir minutieusement décrit ce monde dont je suis issu, un monde qui, je m'en suis rendu compte davantage, m'a, par le truchement de mes parents, formé sur de nombreux points.

Je pourrais multiplier les exemples, mais je n'en citerai que deux. Grâce à eux, j'ai mieux compris et regretté pourquoi j'ai fortement déçu mes parents – tous deux enfants d'ouvriers, au cursus scolaire proche de celui d'Henriette, Simon et de Jean, devenus instituteurs –, en ne suivant pas d'études universitaires. Par contre, j'ai plus apprécié encore une des dernières remarques de ma mère, l'année de son décès. Alors que nous lui avions cuisiné des petits pois de notre jardin, elle avait déclaré : *Ils sont aussi bons et sucrés que ceux cultivés par mon père !* Un père qui, lui, entretenait jusqu'à trois jardins, par nécessité, mais plaisir aussi. Par cette remarque, qui m'a ému, sur quelque chose d'apparence futile, ma mère m'a – un peu ! – relié à la lignée des Vaillants, à laquelle appartiennent sans contestation possible Henriette, Jean, Raymonde et Simon. Et j'en suis rétrospectivement très fier !

Simon, s'étant souvenu de la série de dessins qu'il avait réalisés sur les rues de Neufmanil, son village natal, et Nouzonville, "sa" ville depuis près de 75 ans, me les proposa pour illustrer les thèmes de chapitres. Je trouvai immédiatement que c'était une superbe idée pour

mieux appréhender les lieux décrits dans ce livre. Insatiable, je lui demandai d'illustrer quelques-uns des souvenirs évoqués dans ce livre, ajoutant si possible à leur authenticité.

Il est une grande collection de livres chez Plon, **Terre Humaine**, avec qui, tout en faisant preuve d'une modestie non feinte, je nous trouve, outre le mot terre, des liens de parenté évidents. Dans sa préface du livre **Terre Humaine 1**, paru en septembre 1993, son fondateur, Jean Malaurie, écrit : *J'ai souhaité, dès les années de fondation, faire entendre, ainsi que je l'ai déjà dit, la voix sourde du peuple dont la parole, trop souvent dans l'histoire, a été comme confisquée ou étouffée dans des collections de folklore.*

Grâce aux récits d'Henriette, Jean, Raymonde et Simon, ainsi qu'aux illustrations de ce dernier, le peuple de Neufmanil et de Nouzonville, vivant entre les deux terribles catastrophes qui ont marqué la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, fait entendre sa voix de la manière la plus claire qui soit ! Merci à eux d'avoir permis, avec une disponibilité totale et une générosité extrême, d'exaucer le souci du *jeune Marx*, rappelé par Jean Malaurie dans le texte cité ci-dessus : *Regardez les hommes dans la vie réelle.*

Jacques LAMBERT